

# S'INTERROGER

---

*« Mon "moteur" ? La curiosité. Le désir de savoir. D'apprendre des choses.  
Si je vais dans le désert, ce n'est pas pour me livrer à des exercices littéraires.  
C'est parce que j'ai une tâche précise à accomplir.  
Je veux d'abord regarder. Savoir regarder n'est pas si simple.  
Ensuite, il faut vouloir comprendre.  
L'Homme est fait pour comprendre l'Univers dans lequel il vit.  
C'est là sa noblesse, sa grandeur.  
Voilà où le mot « mystère » peut se justifier. Nous sommes entourés de mystère.  
La vie est un mystère considérable.  
J'ai beaucoup de peine à imaginer que le hasard, à lui seul, puisse suffire à expliquer le monde. »*

Théodore MONOD,  
propos recueillis par Véra Kornicher, Le Figaro Littéraire, octobre 1994.  
Reproduits dans « les carnets de Théodore Monod », Le Pré aux Clercs, 1997 - Pocket, 1999.

## Sommaire

---

<b>Dossier Croire aide-t-il à vivre ?</b> Dans <i>Psychologies Magazine</i> n°203 - Décembre 2001	<b>pages 2 à 6</b>
Chronique de Frédéric Lenoir <b>Les métamorphoses de Dieu</b> Dans <i>Psychologies Magazine</i> n°203 - Décembre 2001	<b>pages 6</b>
David Lebreton <b>La marche, quelle thérapie !</b> Dans <i>Psychologies Magazine</i> n°188 - Juillet-août 2000	<b>pages 7 &amp; 8</b>
Jakez Chilou <b>Pèlerinage à Compostelle et itinérance contemporaine</b> Dans <i>Culture&amp;Foi</i> n°26 - Été 2001	<b>pages 9 &amp; 10</b>

# CROIRE AIDE-T-IL A VIVRE ?

Dans *Psychologies Magazine* n°203 - Décembre 2001.

Une majorité d'entre nous vit sans pratique religieuse. Pourtant, la propension à croire fait peut-être partie de notre nature. Même s'il n'est astreint à aucun dogme, chacun s'interroge sur le sens de sa vie, sur la souffrance et sur la mort. La foi fournit-elle des réponses et évite-t-elle les doutes ? Pas sûr, car la soif de croyances se désaltère à plusieurs sources : Dieu, l'univers, l'amour, les valeurs morales, la famille, l'individu... Elle vise une expérience intérieure riche, le sentiment unique d'exister, celui de se sentir relié au monde et aux autres. L'envie de croire, c'est déjà de la spiritualité.

**Qu'arriverait-il si nous doutions de l'Histoire, de la science, des autres, de l'existence elle-même ? Le philosophe Michel Lacroix\* démontre que, sans croyances, aucune vie, aucun monde commun n'est possible.**

## Je crois donc je suis

Malgré les efforts des rationalistes, les croyances ont survécu, et connaissent même un regain spectaculaire. Les sectes prolifèrent. Le paranormal séduit un public nombreux. Les librairies croulent sous les livres d'ésotérisme, d'astrologie, de sciences occultes. Un français sur huit déclare avoir déjà consulté un voyant ou un astrologue, tandis qu'à l'est de l'Europe la flamme de l'Eglise orthodoxe se rallume après soixante-dix ans de communisme.

Il y a plus. La notion de croyance est réhabilitée par les sciences humaines. Sociologues, historiens, anthropologues, épistémologues soulignent son rôle dans le développement de la civilisation. Ainsi, observent-ils, les démocraties se sont édifiées à coup de révolutions, lesquelles ont pour moteur... la croyance dans le progrès. Le capitalisme, constatait le



sociologue allemand Max Weber, a été fécondé par la foi protestante. La science elle-même apparaît stimulée, bien plus que contrariée, par les mythes et l'irrationnel. Est-ce un hasard si Isaac Newton s'intéressait à l'alchimie, et s'il existe une étrange convergence entre la philosophie orientale et la physique subatomique moderne<sup>1</sup> ? Du reste, à la base de l'activité scientifique, il y a un postulat qui ne se démontre pas, un véritable acte de foi : la croyance que le réel est intelligible. Sans cela, remarquait Albert Einstein, aucun chercheur ne poursuivrait un seul instant son travail. Et si la propension à croire était tout simplement inscrite dans notre nature ? Il y a en nous un besoin de croire. Besoins qui s'expriment dans trois domaines : la relation interpersonnelle – on a besoin de croire autrui, d'avoir confiance en lui, faute de quoi le lien social se défait ; la relation à soi-même – l'individu a besoin de croire en lui pour affronter le combat de la vie ; et, enfin, la relation à l'absolu – le besoin de croire en une réalité transcendante, afin de donner du sens à l'existence. Lien social, combativité, sens de la vie : tels sont, aujourd'hui plus que jamais, les enjeux de nos croyances.

### ■ « Je compte sur ta bonne foi »

Parmi les actes que nous réprouvons, il en est peu qui suscitent autant d'indignation que l'abus de confiance. Nous sommes révoltés par la tromperie, le mensonge, la manipulation. Nous condamnons le politicien qui parle de vertu alors qu'il est un prévaricateur, le journaliste qui déforme les faits, le scientifique qui truque les résultats, l'expert qui affirme que le nuage de Tchernobyl s'est arrêté à nos frontières, ou le conjoint qui trompe. Un besoin essentiel de la vie collective est donc la confiance. Fait significatif, un sondage a

montré que l'honnêteté est la vertu la plus prisée des français<sup>2</sup>.

Une société cesse d'être viable à partir du moment où l'on ne croit plus personne. Aucun « monde commun » n'est possible si l'on ne peut compter sur la bonne foi d'autrui. Supposez qu'un malin génie semblable à celui de Descartes introduise un doute systématique dans nos échanges, nos contrats, nos rencontres. La conséquence serait désastreuse. Le patient ne croirait plus le médecin ; le client soupçonnerait le commerçant ; on craindrait d'être empoisonné par les produits alimentaires ; un sentiment d'insécurité s'emparerait de nous, dans la rue, au travail, partout ; les enfants ne croiraient plus leurs parents, les élèves n'écouterait plus leur maîtres. Imaginez la scène. Un professeur d'histoire dit à ses élèves : « Louis XIV a régné de 1643 à 1715. » « Qu'est-ce qui le prouve ? » rétorquent les élèves. Pour les convaincre, le professeur ouvre le dictionnaire, mais la classe renchérit : « Et qu'est-ce qui prouve que le dictionnaire ne ment pas ? » Et ainsi de suite. La continuité des générations, « la transmission » serait rompue.

« Je te crois » est donc une parole fondatrice du lien social. Impossible de s'en passer. « Je te crois », et non pas : « Je sais que tu dis vrai. » Ce qui serait évidemment plus confortable, mais, justement, on ne peut jamais être tout à fait sûr que l'autre nous dise la vérité. Il faudrait pénétrer dans les consciences. Alors, nous avons besoin de croire. C'est à ce prix que la vie en société est possible, que les couples s'entendent, que les

## « Croire en une réalité transcendante permet de donner un sens à notre existence »

### Croire en l'autre

« Je te crois » est une parole fondatrice du lien social. Sans confiance, c'est la « guerre de tous contre tous ».

### Croire en soi

Pour réussir, pour guérir, ou simplement pour se réaliser, il est indispensable d'avoir foi en soi-même et en son potentiel.

### Croire en une réalité transcendante

Les uns l'appellent Dieu, d'autres parlent d'énergie cosmique ou d'entité immanente. Sans absolu, notre vie n'a pas de sens.

\* Philosophe, Maître de conférences à l'université d'Evry-Val-d'Essonne, il a publié, dans le cadre de ses recherches sur les mœurs et les mentalités contemporaines, « L'Idéologie du New Age », « Le Développement personnel » et « Le Culte de l'émotion » (Flammarion, 1996, 2000, 2001).

échanges économiques ont lieu, que l'argent même circule, car si l'on ne croit plus à la valeur de la monnaie, celle-ci s'effondre. On parle d'ailleurs à juste titre de monnaie « fiduciaire », c'est-à-dire « digne de foi ». Il y a donc, au fond de nous-mêmes, un besoin impérieux de croire, qui renvoie au désir de vivre ensemble, de « faire société ».

Mais une contradiction surgit. Nous voulons bien croire sur parole, mais comme nous avons parfois été trompés, nous nous tenons sur nos gardes. Il faut donc naviguer entre deux écueils : d'un côté, la confiance aveugle ; de l'autre, la méfiance systématique, qui s'exprime dans le « tous pourris », « tous corrompus ». Les citoyens de demain devront être avertis, lucides, informés, sans pour autant tomber dans la hantise de l'arnaque et du complot, comme lors de cette folle rumeur relative aux inondations de la Somme, que le gouvernement a été soupçonné de provoquer pour épargner Paris.

Il faudra être confiant sans être naïf, critique sans alimenter la suspicion généralisée, qui est une variante de la « guerre de tous contre tous » décrite par Hobbes.

### ■ Croire pour croître

Mais le rapport aux autres ne s'établit pas seulement sur le plan de la confiance. Il implique aussi la compétition. La rivalité est l'essence de la condition humaine. Il importe donc que chacun s'arme pour le combat de la vie. Or, la meilleure arme n'est-elle pas de croire en soi ? Les psychologues le constatent : pour triompher des obstacles, il faut des croyances qui affermissent. Appelez cela méthode Coué, auto-persuasion, affirmation de soi, peu im-

## « Dix hommes qui ont des convictions ont plus de force que cent qui n'ont que des intérêts »

porte, le fait est là : les croyances fortes augmentent les performances. Le malade qui a confiance dans son traitement guérit plus vite. Le professeur qui croit dans son élève lui communique sa confiance, et l'élève obtient de meilleurs résultats. Pour croître, il faut croire ! Les aventuriers de l'extrême, les navigateurs en solitaire se nourrissent de pensées positives comme « j'y arriverai » ou « c'est possible ». Et l'un des objectifs du développement est justement de « travailler sur les croyances ». La PNL (programmation neurolinguistique) et la pensée positive visent à déprogrammer les préjugés négatifs que l'on a sur soi-même, pour les remplacer par des croyances libérant notre potentiel.

### Les Français et Dieu

- **56%** des français affirment croire en Dieu (-6 points par rapport à il y a vingt ans).
- Mais il ne sont que **21%** à croire en un « Dieu personnel » (-5 points). Les autres croient en une sorte d'esprit ou d'énergie vitale, ou ne savent pas quoi en penser.
- **38%** croient en une vie après la mort (+3 points).
- **18%** croient en l'enfer (+3 points).
- **28%** croient au paradis (+1 point).
- **25%** croient en la réincarnation (+3 points).

Cette enquête sociologique, réalisée en 1999<sup>1</sup>, montre également que la croyance en Dieu est plus faible chez les jeunes de 18 à 30 ans(48%), mais qu'ils sont plus nombreux que leurs aînés à croire en une vie après la mort (42%), ce qui constitue une progression de onze points par rapport à 1980. Il en va de même pour la croyance à l'enfer (20%), qui progresse de dix points ; au paradis (30%), de douze points ; et à la réincarnation (31%), de onze points. **F. L.**

1- Publiée dans « Les Valeurs des Français, Evolution 1980-2000 », sous la direction de Pierre Bréchon (Armand Colin, 2001).



Nous voilà bien loin du matérialisme qui considère les croyances comme une écume à la surface des choses ! Non, c'est l'idéalisme qui a raison. La pensée est le moteur du réel, le mental est un

l'Histoire ? Les « peuples longsvivants », comme les appelait le philosophe français Raymond Ruyer dans « La Gnose de Princeton »<sup>3</sup>, sont ceux qui ont la conviction que leur existence doit continuer jusqu'à la fin des temps. Et qui le manifestent par la vigueur démographique, un signe qui ne trompe pas. Qui peut douter à cet égard que l'endurance du peuple juif depuis trois mille ans ne soit due, en partie, à l'assurance d'avoir été élu et d'être lié à Dieu par une intime alliance ? L'extraordinaire destin du peuple de la Bible atteste que les croyances ont une haute valeur de survie.

### ■ La soif d'absolu

L'homme a besoin de lien social, il fut donc qu'il puisse croire à l'autre sur parole. Il est soumis à une incessante compétition, qui l'oblige à s'équiper de fortes croyances en lui-même. Mais il y a un troisième volet. Nous avons besoin d'outils, de doctrines pour résoudre le problème du sens. Sommes-nous jetés dans le monde sans raison ? Quelle est la finalité de la vie ? Y a-t-il un sens de l'Histoire ? Qu'advient-il après la mort ? Nous ne pouvons éclairer ces questions qu'en nous raccrochant à des valeurs transcendantes ou à un principe divin. La spiritualité religieuse et la spiritualité laïque, la foi en Dieu et les convictions morales se rejoignent à cet égard, car elles répondent à une même quête de sens. Pour les uns, l'absolu sera un Dieu personnel. Pour les autres, une entité immanente, une énergie cosmique, comme dans le New Age. Certains se contenteront d'un code moral sacré, d'un idéal de fraternité, des droits et devoirs de l'homme. C'est Antigone qui en appelle aux « lois divines » contre les lois de Créon. C'est Arthur Rimbaud pour

qui « la vraie vie est ailleurs ». C'est le pratiquant d'une confession élevant sa prière vers le « Tout-Puissant ». Qu'elles invoquent le surnaturel ou des principes moraux transcendants, ces croyances apportent le réconfort du sens.

Seulement, l'individualisme est passé par là. En trente ans, le paysage éthico-spirituel a été bouleversé par les individus qui, refusant toute vérité imposée, ont introduit un principe de liberté radicale. Chacun entend désormais choisir ses convictions. conséquences : une grande ouverture aux diverses spiritualités, une insatiable curiosité pour les traditions de la planète – bouddhisme, taoïsme, arts martiaux, yoga, religions primitives, etc. – mais, en contrepartie, une nette tendance au bricolage et au zapping.

### ■ Le doute contre le fanatisme

Ce qui aboutit au paradoxe suivant : l'homme actuel demande à la sphère éthico-spirituelle de donner du sens à son existence, mais il aborde cette sphère dans un esprit « probabiliste ». Les religions, les codes moraux deviennent des opinions comme les autres, changeantes, fluctuantes. Les principes moraux sont affaiblis par le relativisme. La religiosité devient molle et tiède. Ainsi, par exemple, l'idée de réincarnation. Les enquêtes

## « Changeante, fluctuante, la religion est devenue une opinion comme une autre »

d'opinion révèlent qu'un français sur huit y souscrit. Fort bien. Mais on oublie de dire que, la plupart du temps, cette croyance est sous le signe du « peut-être ». Peut-être que oui, peut-être que non, pensons-nous...

En un sens, il faut se réjouir de cette évolution, qui éloigne la tentation du fondamentalisme. L'avantage des

### A Lire

« **En présence du Dieu absent** » de Georges-Arthur Goldschmidt. L'auteur est né de parents juifs convertis au protestantisme, et s'est lui-même converti au catholicisme après avoir échappé à l'Holocauste. Devenu agnostique, il pose la question de l'existence de Dieu (Bayard, 2001).

« **Dieu et moi** » d'Aldous Huxley. Dans ces textes écrits entre 1940 et 1950, l'auteur du « Meilleur des mondes » examine les diverses pratiques spirituelles face à un univers dont il faut sans cesse retrouver le sens (Le Seuil, 2001).

## Le grand chambardement des croyances modernes

Au cours des deux dernières décennies, le socle de nos croyances a été ébranlé par des secousses successives. La première a atteint les idéologies. Les unes après les autres, les grandes interprétations de l'aventure humaine ont été réduites au silence.

D'abord l'idéologie technocratique, qui croyait possible une organisation entièrement rationnelle de la société. Puis l'idéologie du progrès héritée de l'époque des Lumières. Quant au communisme, il s'est écroulé avec le mur de Berlin. Mais la nature sociale ayant horreur du vide, de nouveaux dogmes ont surgi des décombres, à l'instar du New Age : « Ouvrir son moi à la supraconscience, se relier à l'énergie cosmique et divine. » La deuxième secousse a ébranlé la foi dans les institutions créées au début des Trente Glorieuses. Nos aînés attendaient beaucoup des systèmes d'éducation publique et de santé, et de l'Etat providence. Mais l'enthousiasme a fait place au doute. Ces grandes machines institutionnelles sont apparues ingérables. Du coup, la foi dans l'action modeste s'est substituée aux grands projets. L'heure est à la décentralisation, à la proximité. Les formes d'engagement qui attirent l'individu actuel reposent sur l'accompagnement, le face-à-face, la relation personnelle. L'héroïne de Jean-Pierre Jeunet dans « le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain » incarne cette philosophie nouvelle. Quel symbole ! Le siècle qui avait commencé avec Lénine promettant le bonheur par la révolution s'est achevé avec une jeune fille pure dont la seule ambition est de faire un peu de bien autour d'elle...

Troisième victime du chambardement, l'idéal humain forgé dans les années 60 et 70, mélange d'individualisme, d'hédonisme et de permissivité. Il commence à vaciller aujourd'hui sous l'influence du retour à l'éthique. car nous sommes en train de réhabiliter l'effort, le courage, l'excellence, le travail sur soi, l'intériorité. Le nouveau credo moral remet à l'honneur des vertus on ne peut plus traditionnelles : fidélité dans le couple, respect de l'autorité, souci de la transmission, sens de la responsabilité, patriotisme, civisme. **M.L.**

convictions molles est de ne pas engendrer un quelconques fanatisme, dont les attentats suicides du 11 septembre dernier sont le triste résultat. Mais la médaille a son revers. L'homme actuel est pris dans une contradiction. L'enjeu des croyances éthico-spirituelles est le plus sérieux qui soit, car il s'agit du sens même de la vie. Parallèlement, ces croyances sont de moins en moins capables de remplir le rôle qui leur est assigné. Tous se passe donc comme si la question capitale du sens tenait désormais par le fil ténu de croyances aléatoi-

res. Comme si l'essentiel reposait sur l'instable ! Tel est le grand défi qu'auront à relever les générations de demain. Il leur faudra étancher leur soif d'absolu avec du relatif.

*Michel Lacroix*

1 - Lire « Le Tao de la physique » de Fritjof Capra (Tchou, 1999).

2 - Sondage « Psychologies »/BVA, réalisé en mars 2000, cité in « Francoscopie 2001 » de Gérard Mermet (Larousse, 2000).

3 - Hachette, 1991.

Témoignez de votre vie spirituelle sur le forum « **Quelle est votre spiritualité ?** » sur [www.psychologies.com](http://www.psychologies.com)

Différentes études ont mis en évidence une activité spécifique de certaines régions du cerveau lors d'expériences mystiques. Une piste pour expliquer les révélations de Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila ou nos propres croyances.

## Les neurones de la spiritualité

Entouré de scientifiques dans un laboratoire d'imagerie fonctionnelle cérébrale, à Philadelphie, aux Etats-Unis, un méditant bouddhiste décrit ce qu'il vient de ressentir en atteignant son niveau habituel de transcendance. « Il y avait une sensation d'énergie centrée en moi, qui s'éloignait vers l'espace infini puis me revenait. Un profond sentiment d'amour. Le sentiment que les frontières autour de moi se dissolvaient ; qu'une connexion s'établissait avec une énergie et un état d'être brillant de clarté, de transparence et de joie. Je me sentais profondément relié avec toute chose. » Lors de la même expérimentation, une religieuse franciscaine a prié pendant trois quarts d'heure : « J'ai ressenti une communion, une paix, une ouverture. Le sentiment d'être tantôt centrée dans le silence et le vide absolu, tantôt remplie par la présence de Dieu, comme s'il infiltrait tout mon être. »

### ■ Minicrises d'épilepsie

La dizaine de participants à l'étude, principalement chrétiens et bouddhistes, ont tous fait état de sensations subjectives comparables, même si leur foi était différente. Lorsqu'ils signalaient le sommet de leur expérience en tirant sur une petite corde, une substance faiblement radioactive était injectée dans leurs veines pour marquer les régions de leur cerveau en activité. Résultat : une signature neurologique spécifique, la désactivation de la zone postéro-supérieure du lobe pariétal, proche du sommet du crâne. Cette région est nécessaire à l'orientation du corps dans l'espace, de soi par rapport aux autres et au monde. Il est possible qu'en la privant de stimulation extérieure – par une concentration intense – elle soit comme « anesthésiée » et induise la sensation de dissolution du soi dans l'espace et le temps décrite par les mystiques<sup>1</sup>.

Michael Persinger, de l'Université Laurentienne, au Canada, travaille depuis vingt ans sur le rapport entre les activités électriques anormales repérées dans les lobes temporaux et les expériences spirituelles<sup>2</sup>. Il est aujourd'hui persuadé que celles-ci correspondent avant tout à de

### La foi et la médecine

Jusqu'à l'avènement des antibiotiques – avec l'efficacité qu'on leur connaît –, la confiance du malade dans le traitement avait toujours semblé essentielle à son succès. Armand Trousseau, un grand médecin français du XIX<sup>e</sup> siècle, disait même à ses élèves : « soignez le plus grand nombre de malades possible avec les nouveaux médicaments avant qu'ils ne perdent leur efficacité » ; sous-entendu : « ... avant que les malades n'y croient plus. » Pour bon nombre de maladies, nous savons maintenant que « l'effet placebo » – la guérison induite par la confiance – est efficace dans près de 70% des cas si trois conditions sont respectées : le malade y croit, le médecin y croit, et leur relation est basée sur une confiance réciproque. Et la médecine moderne commence à reconnaître l'existence de l'effet inverse : que le pessimisme peut tuer.

Au-delà de la simple confiance, la ferveur religieuse semble elle aussi induire une meilleure santé générale : moins d'anxiété et de dépression, moins d'hypertension, et une durée de vie plus longue. Jung, déjà conseillait au fondateur des Alcooliques anonymes d'inclure dans ses fameuses « douze étapes » l'acceptation d'une « puissance supérieure ». Toutefois, quand elle devient excessive, cette ferveur n'a pas que des effets bénéfiques pour la santé. Les témoins de Jéhovah n'ont pas le droit aux transfusions de sang, ni les catholiques au divorce ou à la contraception. Et la culpabilité, sur laquelle les religions prennent trop souvent leur assise, est rarement la voie royale du développement personnel.

minicrises d'épilepsie dans les aires spécialisées du langage et des émotions. Freud, déjà, dans une préface aux « Frères Karamazov »<sup>3</sup>, établissait un lien entre la maladie épileptique de Dostoïevski et sa préoccupation religieuse et morale. Le même argument a été utilisé pour expliquer les révélations de saint Paul, Jeanne d'Arc ou sainte Thérèse d'Avila. Idem quant à l'immersion presque obsessionnelle – mais si géniale – dans des états modifiés de conscience, qui permettent de vivre des événements sous l'aspect de l'éternité. Par exemple, dans le cas de la madeleine de Proust, où se télescopent passé et présent. Depuis une centaine d'années effectivement, une tendance marquée à la religiosité est décrite chez les malades qui souffrent d'épilepsie du lobe temporal.

### ■ Mysticisme électrique

Le docteur Persinger ne s'est pas contenté d'une spéculation historico-clinique. Il a créé un casque électromagnétique, qui permet d'induire une activité électrique anormale dans les lobes temporaux. Certains volontaires racontent qu'à chaque stimulation, ils vivent des expériences étranges, voire « surnaturelles », tels la sensation d'être sortis de leur propre corps et de s'observer de l'extérieur, ou simplement le sentiment de la « présence tangible du divin ». Pour le scientifique, c'est la preuve que les expériences spirituelles sont avant tout la manifestation de dysfonctionnements temporaires dans certaines aires cérébrales, dysfonctionnements qui peuvent être induits par diverses circonstances : stress émotionnel,

baisse d'oxygène, hypoglycémie, ou simplement fatigüe. Ce serait la raison pour laquelle les rites, qui facilitent les expériences mystiques, utilisent souvent une combinaison de ces facteurs. Exemple : la flagellation chrétienne ou les pratiques solitaires des moines tibétains dans les montagnes de l'Himalaya.

Un professeur de psychiatrie spécialisé dans le traitement par électrochocs tirait de ces observations une conclusion lapidaire : « Au fond, la transcendance mystique se résume à une petite décharge électrique du tronc cérébral. et dire que depuis cinquante mille ans, les hommes s'égorgeaient pour ça... » Pour lui, comme pour beaucoup de scientifiques, « Dieu » et la transcendance sont une émanation du cerveau de l'*Homo sapiens* ; une hallucination à laquelle les neurones sont réceptifs, et autour de laquelle les humains ont créé des systèmes de pensée plus ou moins rationnels pour la justifier. Une conclusion logique et tentante. Surtout pour nos esprits matérialistes, beaucoup plus à l'aise avec ces données observables qu'avec l'idée d'une présence immatérielle, que nos instruments ne peuvent percevoir ni objectiver. En effet, pas d'enregistrement de Dieu, pas de trace sur papier millimétré, alors que cette capacité du cerveau à créer une expérience du spirituel, elle, est parfaitement démontrable.

Mais ce raisonnement peut aussi être retourné contre lui-même. La stimulation du cortex visuel évoque des images ; celle du cortex auditif, des sons ; celle du cerveau limbique, des émotions. Et cela ne remet aucunement en doute l'existence réelle d'objets à visualiser, de sons à entendre ou de situations à res-

sentir. Dans un autre registre, on constate chez les consommateurs d'ecstasy une tendance à éprouver une intense émotion amoureuse envers n'importe quel partenaire disponible. Ce produit active donc les zones du cerveau impliquées dans la véritable émotion amoureuse. Mais l'existence de telles zones et le fait qu'elles puissent être stimulées ne remettent pas en question l'existence même de l'amour. Une seule conclusion légitime s'impose : notre cerveau est prédisposé à certaines expériences, dont la vision, l'audition, l'amour et ... la spiritualité.

### ■ Mystère persistant

Nous savons, depuis les travaux de David Hubel et Torsten Wiesel<sup>4</sup> sur le cortex visuel<sup>5</sup>, que les aires cérébrales dont nous ne faisons usage s'atrophient. On peut imaginer que les aires de réception spirituelles de beaucoup d'entre nous ont connu le même scénario.

La démonstration scientifique de la propension du cerveau à la spiritualité viendra probablement soutenir le développement en Occident de traditions telles que le bouddhisme, l'hindouisme ou le soufisme, qui apportent une sorte de « technologie » de l'expérience spirituelle. Mais il y a toutes les raisons de croire que le mystère qui persiste au-delà

de la science et de la théologie restera essentiellement le même : le cerveau a-t-il créé un Dieu qu'il est apte à percevoir, ou Dieu a-t-il créé le cerveau de l'homme pour qu'il reçoive son message...

David Servan-Schreiber

- 
- 1 - Newberg et Alavi in « Psychiatry Research : Neuroimaging » n°106 (2001).
  - 2 - « Perceptual & Motor Skills », US, n°76 (1993).
  - 3 - Folio Gallimard, 1973.
  - 4 - Lauréats du prix Nobel de physiologie et médecine en 1981.
  - 5 - « Nature » n°299 (1982).

---

## CHRONIQUE PAR FREDERIC LENOIR\*

# LES METAMORPHOSES DE DIEU

---

Dans *Psychologies Magazine* n°203 - Décembre 2001.

Ceux qui avaient parié il y a trente ans sur une disparition prochaine et rapide du religieux en sont pour leurs frais. La publication du livre de Régis Debray, « Dieu, un itinéraire »<sup>1</sup>, sur fond de vifs débats autour de l'islam, illustre bien ce formidable retournement de perspective. Que cet intellectuel exigeant, ex-révolutionnaire engagé, écrive un imposant ouvrage sur Dieu est un signe significatif de cette inversion de tendance. A vrai dire, l'ouvrage proprement dit, sorte de fresque baroque de l'histoire des monothéismes en Occident, laisse perplexe. Décousu et irrégulier, dans l'analyse comme dans la documentation, il enfonce pas mal de portes ouvertes depuis longtemps par les spécialistes des religions, même s'il présente des réflexions personnelles pertinentes, ou tout du moins qui donnent à penser.

Ce qui est sans doute plus surprenant, c'est l'engouement médiatique qu'il suscite. Que Régis Debray soit aujourd'hui consulté comme expert en religion montre à quel point les médias ne savent plus à quel saint se vouer pour tenter de comprendre ce spectaculaire « come-back » divin ! Pourquoi tant d'intellectuels et d'observateurs avisés se sont-ils trompés sur le devenir du religieux ?

Je crois, pour ma part, que l'on a commis deux erreurs d'analyse. La première, c'est d'avoir confondu la sécularisation des consciences ; ou, pour le dire autrement, d'avoir cru que le déclin des institutions religieuses signifiait la fin du sentiment religieux individuel. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on assiste, en Europe, à une perte d'emprise progressive des religions sur la société. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, cette laïcisation s'est accompagnée d'une chute vertigineuse de la pratique religieuse. On en a déduit que ce mouvement indéniable de sécularisation de la société – qui continue de s'accroître – était le signe du déclin de la foi et de la spiritualité. Or, il n'en est rien. Sans parler des Etats-Unis, où la religion reste omniprésente, on constate que la foi, les croyances en Dieu ou en l'au-delà restent fortes, et progressent même parfois chez les jeunes. Seulement, ces croyances, qui prolifèrent sur les ruines des idéologies politiques, sont aujourd'hui de plus en plus individualisées, et les individus bricolent leur dispositif de sens à partir de l'offre large découlant de la mondialisation. Dieu est toujours présent, mais on se le représente autrement ; il prend davantage la forme d'une force ou d'une

énergie que d'un être personnel, par exemple.

La seconde erreur d'analyse provient d'une sorte « d'eurocentrisme ». On a longtemps pensé que l'Europe était un modèle pour le monde entier et que, bien vite, toutes les sociétés verraient les religions décliner de la même manière. Or, il n'en est rien. L'Europe constitue toujours une exception, dans un monde qui reste « aussi furieusement religieux qu'il a toujours été », pour reprendre l'expression du sociologue américain Peter Berger<sup>2</sup>. Le judaïsme et l'hindouisme résistent plutôt bien, tout en développant des courants de renouveau ou de fondamentalisme. De même pour l'islam, qui, par ailleurs, progresse fortement en Afrique. Le catholicisme est moribond en Europe de l'Ouest, mais se développe en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie. L'orthodoxie renaît en Europe de l'Est, et le protestantisme, par le biais des mouvements évangéliques et pentecôtistes, se développe partout dans le monde. Bref, Dieu change d'adresse et de visage plus qu'il ne s'éclipse. Pour combien de temps ? Dieu seul le sait...

---

1 - Odile Jacob, 2001.

2 - In « Le Réenchantement du monde » (Bayard, 2001).

\* sociologue et écrivain, il a notamment dirigé « l'encyclopédie des religions » (Bayard), et publié « La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident » (Fayard) et « Le Secret », chez Albin Michel.

E-mail : [f.lenoir@psychologies.com](mailto:f.lenoir@psychologies.com)

# DAVID LE BRETON

## LA MARCHÉ, QUELLE THÉRAPIE !

Dans *Psychologies Magazine* n°188 - Juillet-août 2000.

Cela fait une heure que nous parlons, et vent, soleil, renard et rivière – et aussi un orage qui vient d'éclater sur le campus ! – ont envahi le bureau de David Le Breton, professeur à l'université de Strasbourg. Qu'il écrive ou qu'il parle, les mots de cet anthropologue, spécialiste du corps et du risque<sup>1</sup>, nous transportent séance tenante sur les pentes de l'Himalaya ou sur les sentiers des Vosges. Fervent marcheur, c'est en amoureux, et non en scientifique, qu'il a composé son « Eloge de la marche », paru chez Métailié. « J'ai simplement essayé de transmettre mon plaisir », dit-il. Objectif dépassé. Tous ceux qui marchent déjà – on évalue leur nombre à quinze millions en France – se délecteront d'y retrouver les moments magiques qui les remettent encore et encore sur les chemins. Les autres en auront l'eau à la bouche et profiteront peut-être de leurs vacances pour tenter l'expérience.

**Psychologues : Au fil des pages de votre livre, un mot revient souvent : « jubilation ». Pourquoi la marche est-elle, à vos yeux, aussi jubilatoire ?**

**David Le Breton :** Oui, c'est bien le mot qui convient ! Et la jubilation de la marche est multiple. La première raison en est sans doute que le marcheur abandonne provisoirement toutes les contraintes de la vie quotidienne. Marcher, c'est se délivrer du stress, de l'urgence, du rendement. C'est retrouver le temps de vivre. Le marcheur est ouvert au monde, disponible à ce qui vient. En entrant dans la forêt par exemple, tous ses sens sont sollicités. Humer, toucher, sentir, regarder, écouter : on est dans un monde de jubilation sensorielle. La somptuosité de certaines lumières, les odeurs de terre mouillée ou de résine, la stridulation des cigales, le craquement des pommes de pin, la rugosité de l'écorce des arbres, la douceur de la mousse, la fraîcheur du vent sur la peau... Marcher, c'est réintégrer notre corps, quitter l'ère de l'humanité assise et renouer avec le plein vent du monde. Le marcheur retrouve des sensations musculaires oubliées. Il éprouve sous ses pieds le sol – sablonneux, crissant ou moelleux. Il sent une fatigue physique qui monte doucement. Mais c'est une fatigue heureuse. S'asseoir dans l'herbe, dormir à l'ombre d'un arbre ou se baigner dans une rivière découverte par hasard sont alors des délices, des moments, justement, de jubilation.

**Vous écrivez que les plaisirs élémentaires sont décuplés... Bien sûr !** Après quelques heures de randonnée, on a faim et soif. L'eau paraît la plus divine des boissons et le pique-nique, un vrai régal. Ou bien on découvre un petit restaurant dans un village et là, c'est un bonheur inattendu. On mange avec l'appétit, l'esprit tranquille. On discute avec le patron ou avec ses voisins de table de la biche ou de l'écureuil qu'on a aperçu, du rapace qu'on a vu tourner ! Je repense à une marche que j'ai faite cette année



**Marcher, c'est se délivrer de l'urgence, retrouver des sensations oubliées, toucher le sacré. Une fatigue jubilatoire, s'enthousiasme l'anthropologue, qui publie « Eloge de la marche ».**

avec ma compagne au Népal. Après avoir longuement monté au sommet des collines, nous avons entamé une longue descente vers le lac de Pokhara dans la chaleur du jour. Nous étions trempés de sueur. On entendait un clapotis. Et puis soudain, le minuscule sentier a débouché sur un ruisseau avec des chutes et des petites retenues d'eau. On s'est déshabillé, et cette eau fraîche était merveilleuse ! Ce sont des moments où l'on a l'impression que la vie atteint une culmination. On touche le sacré. Pour l'homme de la ville, marcher représente un retour à une forme de sacralité. Vous avancez dans une cathédrale de silence, d'arbres, de couleurs, vous êtes dans une espèce de liturgie personnelle, qui n'a rien à voir avec les religions, mais qui mobilise chacun dans ce qu'il a de plus intime. Marcher nous renvoie à nous-mêmes. En profondeur. A ce qui compte

dans nos existences. On le ressent surtout la nuit. Marcher la nuit est une expérience inoubliable. On n'est plus dans le monde ordinaire, profane. Je pense aux belles réflexions de Peter Matthiessen dans « Le Léopard des neiges »<sup>2</sup>, quand il regarde « les étoiles s'allumer » sur le toit d'une maison népalaise. C'est un des plus beaux livres que je connaisse. Sublime aussi, « Le Chemin des nuages blancs »<sup>3</sup> de Anagarika Govinda. Quand il décrit son pèlerinage autour du mont Kailash, en Inde, accompli par des milliers de bouddhistes, c'est enthousiasmant de beauté.

**Avez-vous fait ce pèlerinage ?** Non, j'en rêve ! Ma compagne m'y pousse ardemment. C'est une marche éprouvante, qui dure des semaines. Mais je crois que, pour un couple, cela peut être un fabuleux voyage, une façon de savoir

### Plus on marche, moins on souffre

« Lassé. Pompé. Vanné. Ereinté. Roué. Crevé. Moulé. Fourbu. Recru. Rendu. Vidé par mon ascension. Mais heureux. » Comment ce plaisir né du tourment est-il possible ? Car, avouons-le, marcher, parfois c'est dur ! Voilà une des questions que se pose un autre fou de marche, Yves Paccalet, dans un essai tonique et instructif, « le bonheur en marchant » (J.C. Lattès). réponse de l'auteur : au-delà d'un certain seuil de fatigue, le cerveau secrète des flux d'hormones, ou d'endorphines, de la famille de la morphine, qui bloquent les circuits de la douleur. Non seulement la douleur disparaît, mais le cerveau est inondé par des flux de neurotransmetteurs, qui excitent les centres du plaisir. D'où l'impression du marcheur en overdose de littéralement avancer sur un petit nuage. Attention les courbatures du lendemain sont comprises dans le trip !



pourquoi, profondément, on est ensemble. Au terme de la marche, à 5800 mètres d'altitude, il y a un lieu ultime où le pèlerin délivre une sorte de message à tous ceux qu'il a aimés ou qu'il n'a pas su aimer, à ceux qui ont disparu ou qu'il a perdus de vue. Un moment de purification de soi, un passage initiatique. L'autre est souvent présent dans la marche. Il y a aussi les compagnons de route avec qui on est dans une communion rare. Même si on marche seul, on est dans un interminable dialogue intérieur. Des visages vous reviennent, l'émotion vous saisit à la vue d'un paysage. On se dit : « Ah, si Untel était là, il adorerait ! ».

**Quand tout va mal, la marche peut-elle aider ?** Je pense qu'elle recèle assez de puissance et de beauté pour délivrer de beaucoup de souffrances. Elle élague, elle remet les choses en place, elle permet de retrouver le chemin du monde, le cœur et le sens de la vie. Il n'est pas rare

qu'en marchant se prennent des décisions radicales, qui changent une existence. C'est banal à dire, mais je crois vraiment que c'est une formidable thérapie. Je l'ai moi-même vécu autrefois. J'étais parti au Brésil en pensant ne jamais rentrer. J'ai vécu une longue errance, avec un énorme mal de vivre. La marche et l'écriture m'ont porté. Il est vrai que c'était surtout une marche dans les villes. Qui peut elle aussi être jubilatoire. Je suis aussi un marcheur éperdu des villes ! A Rio, à Bombay ou à Lisbonne, j'aime marcher des heures au hasard, me laisser porter par le génie des lieux, suivre un fleuve, rêver à une terrasse de café. Il y a des villes où l'on se sent immédiatement dans un bonheur total, comme dans la main d'un dieu ! Et il est des lieux qui effraient. J'aime cette idée d'un esprit des lieux. Pour moi, ce sont des parcours affectifs sans but, sans plan, où l'on se laisse guider par ses sensations.

**En ville ou au Népal, que mettez-vous dans votre sac à dos ?** Question difficile ! Il faut emporter le minimum sans pour autant laisser l'essentiel. Chacun a ses priorités. Les miennes, ce sont des livres et de quoi écrire. Mais l'essentiel pour tout marcheur, c'est la boisson, la cape de pluie, le pull, la lampe électrique parfois. Peu de linge de rechange, on peut toujours laver. [ Prévoir des pinces à linge pour faire sécher ses chaussettes sur son sac ! (NDLR) ] Il faut savoir renoncer, se délester, cela fait partie du jeu. Et le poids du sac sur les épaules au fil des kilomètres est là pour vous le rappeler ! Or la marche doit rester une humilité tranquille et une jouissance.

*Propos recueillis par Dane Cuypers.*

1 - Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont « Des visages » et « Du silence » (Métailié, 1992 et 1997)

2 - Gallimard, 1991.

3 - Albin Michel, 1990.

### Conseils d'une randonneuse

- **Premiers pas ?** Partez avec des marcheurs expérimentés connaissant l'itinéraire et munis d'une carte. Choisissez une marche entre 8 et 12 km selon votre forme, soit entre deux et trois heures de marche sans les pauses (en montagne, raisonnez en temps et non en distance). cela vous semble beaucoup ? Le bienfait de la marche se fait sentir sur la durée.
- **Prévoyez un pique-nique**, un litre et demi d'eau, des fruits secs pour l'énergie. N'oubliez surtout pas le pull et le vêtement de pluie. Mettez le tout dans un sac à dos confortable.
- **Pour la plaine, achetez des chaussures de petite randonnée** souples et imperméables, et portez-les plusieurs fois avant le jour J. Pour les terrains plus difficiles, investissez dans la « tige haute », avec une semelle assez rigide. Offrez aussi à vos petons des chaussettes « spécial marche » (en magasin de sport).
- **Prenez de l'arnica** (en homéopathie) avant, pendant et après.
- **Démarrez de bonne heure !** La forêt vous accueillera et une sieste vous récompensera.

Pour commander des anciens numéros de **Psychologies Magazine**,  
écrire au journal :

« Psychologies » - Service anciens numéros

1, rue Lord-Byron - FR-75008 PARIS

Tél. : +33(0)1 44 95 89 19 - Fax : +33(0)1 45 63 61 44

**E-mail : [psychologies@psychologies.com](mailto:psychologies@psychologies.com)**

**Internet : [www.psychologies.com](http://www.psychologies.com)**

---

*Les textes et les images sont publiés avec l'aimable autorisation de la Rédaction de Psychologies Magazine*

---



# PELERINAGE A COMPOSTELLE ET ITINERANCE CONTEMPORAINE

Dans Culture&Foi, au pays de saint Bertrand n°26 - Été 2001.

**L'**'extraordinaire engouement du pèlerinage à Compostelle – et des pèlerinages en général –, la vogue des vacances itinérantes, la frénésie de visites du patrimoine, civil ou religieux, qui semble s'être emparée de nos contemporains ... ont attiré l'attention des sociologues qui voient dans ce comportement collectif un des fruits de la mobilité que les occidentaux de la fin du XXème siècle et du début du XXIème sont en train de transformer en art de vivre tant au plan professionnel, qu'affectif ou spirituel. Le pèlerinage, tout comme la marche, qui touche largement au spirituel est un bon révélateur des nouveaux modes d'appartenance à une religion.

A la suite de Danielle Hervieu-Léger qui s'était intéressée au *pèlerin et au Converti*, de Jean Viard qui travaille sur la *mobilité et les vacances*, la revue *Futuribles* de janvier abordait à son tour ce sujet.

Suivent quelques réflexions inspirées de ces contributions.

## I. Quelques réflexions sur la modernité religieuse

La sécularisation est la marque des sociétés modernes et post-modernes.

Trois critères caractérisent les rapports de nos sociétés au religieux :

- *La rationalité*, i.e. l'impératif de l'adaptation cohérente des moyens aux fins que l'on poursuit. Dans le domaine de l'explication du monde – qui touche précisément au religieux – la modernité exige que tous les énoncés explicatifs répondent aux critères précis de la pensée scientifique... ce qui n'est pas sans ambiguïté puisque la science en avançant n'arrête pas de faire surgir des interrogations nouvelles toujours susceptibles de faire apparaître de nouveaux comportements irrationnels.

- *L'autonomie de l'individu-sujets* capable de faire le monde dans lequel il vit et de construire lui-même les significations qui donnent un sens à sa propre existence. Schématiquement on peut résumer ce critère de la manière suivante : l'homme des sociétés traditionnelles vivrait sous l'emprise de croyances irrationnelles ; l'homme des sociétés modernes aurait gagné le droit d'être le législateur de sa propre vie sans plus aucune attache à la tradition ... mais c'est oublier un peu vite qu'aucune société ne se situe pleinement d'un côté ou de l'autre.

- *La différenciation des institutions*, chère à la République Française qui imposa la laïcité en érigeant une frontière hermétique entre le politique qui s'exprime dans l'espace public et le religieux réservé au domaine privé.

Ces trois critères constituent nos sociétés séculières sans avoir pu évacuer totalement le religieux. Si les sociétés européennes se sont, en partie, construites sur les *décombres du judéo-christianisme*, elle ne peuvent pour autant passer par pertes et profits des pans entiers de leur culture. De plus, la conception même de l'histoire séculière a été pensée sur un

modèle hérité du judéo-christianisme : au XXème siècle l'avènement de la société marxiste – ou libérale dans une moindre mesure – fut pour des millions d'hommes facteur d'engagement comme pouvait l'être l'avènement du Royaume de Dieu ! Mais ces religions séculières, qui allaient largement chercher leur symbolique du côté du sacré, n'éliminaient pas toutes les incertitudes. Au contraire, leur conception du progrès infini se révéla déstabilisante et engendra des crises culturelles alors qu'elles semblaient être à leur apogée : mai 68.

L'effondrement de ces modèles laissera alors le champ libre aux systèmes religieux traditionnels. Mais il serait illusoire de croire qu'ils s'agit d'un simple retour au passé. En effet, c'est fort inadéquatement qu'on a parlé *de retour du religieux ou de revanche de Dieu* pour désigner, en vrac, le développement actuel des nouveaux mouvements spirituels, la montée des courants charismatiques, le renouveau des pèlerinages ou encore le succès en librairie des livres d'inspiration ésotérique. Loin de renouer avec l'univers religieux des sociétés du passé, ces phénomènes mettent au jour au contraire le caractère paradoxal de la modernité du point de vue de la croyance. D'un côté, les grandes explications religieuses du monde dans lesquelles les hommes du passé trouvaient un sens global sont disqualifiées. Les institutions religieuses continuent de perdre leur capacité sociale et culturelle d'imposition et de régulation des croyances et des pratiques. Le nombre de leurs fidèles s'amenuise, et les fidèles eux-mêmes en prennent et en laissent, non seulement en matière de prescriptions morales mais également en matière de croyances officielles. D'un autre côté, cette même modernité sécularisée offre, parce qu'elle est génératrice à la fois d'utopie et d'opacité, les conditions les plus favorables à l'expansion de la croyance.

Plus l'incertitude de l'avenir est grande, plus la pression du changement est intense, et plus ces croyances prolifèrent,

en se diversifiant et en se disséminant à l'infini. Le principal problème, pour une sociologie de la modernité religieuse, est donc d'essayer de comprendre ensemble le mouvement par lequel la modernité continue de saper la crédibilité de tous les systèmes religieux, et celui par lequel elle fait en même temps surgir de nouvelles formes de croyance. Pour répondre à ce problème, il faut avoir compris que la sécularisation, ce n'est pas d'abord la perte de la religion dans le monde moderne. C'est l'ensemble des processus de réaménagements des croyances qui se produisent dans une société dont le moteur est l'inassouvissement des attentes qu'elle suscite, et dont la condition quotidienne est l'incertitude liée à la recherche interminable des moyens de les satisfaire.

La sécularisation de nos sociétés, à laquelle il convient d'ajouter la mondialisation, qui facilite toutes les formes d'échange entre les humains, et la consommation effrénée, qui marque profondément le mode de vie des occidentaux, ont progressivement engendré une forme de modernité religieuse profondément marquée par une tendance à l'individualisation et à la subjectivisation des croyances religieuses. Aux classiques – et rassurants – bataillons de croyants et de pratiquants se sont substitués la catégorie aussi vaste que floue des *croyants à ma façon*... que n'hésitent pas à considérer les religions comme un supermarché planétaire ou chacun peut, sans rendre compte à personne et surtout pas à une hiérarchie, constituer son propre credo, individuel... et facilement remaniable !

En France, alors que 70% des personnes interrogées dans les derniers sondages se déclarent – encore ! – catholiques, elles ne sont plus que 27% à croire à la résurrection des morts – dogme central du christianisme – alors que 24% disent croire à la réincarnation – concept emprunté aux philosophies extrême-orientales.

C'est donc à une véritable imbrication des croyances qu'il nous est donné d'assister aujourd'hui ; imbrication qui marque la fin des identités religieuses héritées.

Face à cette tendance lourde il ne faut pas ignorer l'existence d'un autre modèle qui a tendance à gagner du terrain, surtout chez les jeunes, issus des milieux catholiques classiques ou traditionnels voire de milieux complètement déchristianisés et touche alors de jeunes convertis. Véritable repli identitaire qui ressort du passé uniformes, vêtements liturgiques, rites mêmes... ce modèle se développe comme une contestation du modèle ambiant et, comme le *bernard lhermite* occupe le terrain déserté par ses aînés depuis le Concile Vatican II qui fut, entre 1962 et 1965, une révolution culturelle pour l'église catholique romaine.

## II. La mobilité érigée en art de vivre

Aujourd'hui, la DATAR se pose la question de l'usage territorial du temps libre. Le travail diminue en quantité sur le lieu de travail, mais il nous accompagne, au niveau cérébral, tout au long de notre journée. Internet et le téléphone portable accentuent cette continuité extraordinaire du travail. Désormais, un travailleur productif est un homme qui se déplace et qui voyage. C'est indispensable au renouvellement permanent de sa productivité.

La seule norme de nos sociétés, c'est la mobilité. Celui qui ne sort jamais de son quartier est deux fois exclu : il n'accède pas à la consommation ou au travail et il n'est pas entré dans le système culturel qui structure le collectif. Le risque est alors le repli sur le particulier, la communauté éthique ou religieuse.

Il n'y a plus de bons lieux pour faire une bonne chose au bon moment. Le télescope entre le portable et les 35h est venu révéler les contraintes fortes dans le rapport au temps et à l'espace, mais l'individu est en train d'accéder à une espèce d'autonomie qu'il n'avait jamais connue.

Les conséquences majeures : le risque d'isolement et de solitude, la difficulté

des structures collectives à être continues : par exemple, la messe et la vente de l'*Humanité*, le Dimanche... Tous les rituels bâtis sur un temps très structuré sont en train de voler en éclats. Par contre, quand il y a un grand événement – la Coupe du Monde de football, Jean-Paul II, J. Halliday – il y a foule, parce qu'on est dans un monde d'individus isolés qui cherchent de grands moments où on peut encore faire humanité ensemble.

Dans ce contexte le marcheur, l'itinérant, le cheminant... bref, celui que l'on appellera pour faire simple le pèlerin est en passe de devenir la figure emblématique et de nos sociétés, et des religions modernes. Une étonnante alchimie est en train de se réaliser sous nos yeux entre culte du corps, le besoin de dépaysement dans l'ailleurs géographique et spirituel.

## III. Analyse d'une reprise

Des chiffres en vrac d'après les demandes de crédits adressées à la Fédération Espagnole de Pèlerins à pied. Ces chiffres doivent être tempérés pour la France – où, notamment, les seniors sont certainement plus nombreux à faire *le chemin*... mais l'absence de statistiques complique l'analyse de ce succès indéniable puisqu'on est passé de quelques pèlerins au début des années 50 à des milliers au début du troisième millénaire.

Sur 166239 demandes on dénombrait :

65,2% d'hommes

33,1% de femmes (moins de 2,1% par rapport à 1998)  
1,7% non. co.

80,5% proviennent du milieu urbain (plus de 8,7% par rapport à 1998).

La tranche d'âge 20-30 ans, avec 58,5%, est majoritaire et en augmentation de 2,1% par rapport à 1998.

Les espagnols étaient 80,1% – dont 21,4% de madrilènes – et les étrangers près de 20% – dont 29,6% de français, 13,5% d'allemands, 10,1% de brésiliens, 9,8% d'italiens, 6,7% de belges et 5,4% d'anglais.

L'étape journalière moyenne : 22 kilomètres – moins 4 par rapport à 1998.

76,4% marchent à moins de 4 personnes. 94% marchent sur le Camino Francès : le chemin des Asturies – côte ou intérieur – est choisi par 65% des 6% qui arrivent à Santiago par un autre chemin.

Points de départ :

27,2% de Roncevaux

2,9% « de France »

0,7% « d'Europe »

6,7% du Somport

(+5,8% par rapport à 1998)

5,5% de Rioja

48% de Castille et León

9,5% pour la Castille dont : 7,8% pour Burgos et 1,7% pour Fromista et Carrion de los Condes et 38,5% pour le León – 9% de Galice – il suffit de faire les 100 derniers kilomètres pour obtenir la Compostela.

- 45,6% on fait ou faisaient des études supérieures, 41,2% secondaires.

83,3% se disent croyants – dont 74,1% de catholiques : parmi eux 37,1% seraient pratiquants... mais ces chiffres sont largement faussés par le fait que, pour obtenir la Compostela – le diplôme de pèlerin remis par le chapitre de Compostelle – il faut déclarer avoir fait le pèlerinage pour, au minimum, des motifs humanistes et religieux : notions somme toute assez vague !

## IV. Conclusion

Largement urbain, jeune et ayant fait des études, le pèlerin de Compostelle d'aujourd'hui a, comme ses contemporains, des préoccupations spirituelles mais reste très libre par rapport à l'Eglise fondatrice de ce pèlerinage. Comme les ouvrages de Paolo Cuelho, *le chemin* est devenu un genre de *fast-food du spirituel* ou chacun y consomme ce qu'il veut ! Lieu de brassage entre les peuples, le Chemin l'est de plus en plus aussi entre les croyances. Il y a là un enjeu pastoral important pour les communautés chrétiennes, haltes sur le Chemin.

1 - Danielle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, éditions Flammarion, (1999)

2 - Jean Viard, *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, éditions de l'Aube, (2000)

3 - *Futuribles, analyse et prospective* - janvier 2001 / n° 260.

Association de Coopération Interrégionale « Les chemins de Saint-Jacques de Compostelle »

4 rue Clémence Isaure - FR-31000 TOULOUSE — Tél. : +33(0)5 62 27 00 05 - Fax : +33(0)5 62 27 12 40

[www.chemins-compostelle.com](http://www.chemins-compostelle.com)

Vers Compostelle est une collection de documents édités et imprimés par l'ACIR Compostelle, Toulouse. Directeur de la publication : A. MAYOL. Tous droits de traduction, d'adaptation, et de reproduction totale ou partielle pour quelque usage que ce soit, réservés pour tous pays. 1<sup>er</sup> dépôt légal : mars 2003. © ACIR